

KRISZTINA HORVÁTH

La traduction littéraire à l'épreuve : San-Antonio en hongrois

*Using concrete examples from the Hungarian translation of two novels by San-Antonio/Frédéric Dard, the paper reflects on a possible textual clash between the source text and the metatext, as well as a cultural clash, which makes stylistic equivalence an impossible ideal to achieve. If stylistic equivalence, which Popovič identifies as the cornerstone of translation, is not simply a matter of linguistic, lexical, or semantic equivalence, nor even cultural equivalence, in the case of writing that is deeply rooted in its cultural and, above all, social context, the translation of realia always presents major obstacles to stylistic and thematic equivalence, and the shifts in translation systematized by Steven Tötösy de Zepetnek, among others, seem inevitable. What strategies could be implemented by the courageous Hungarian translators of San-Antonio? Indeed, the style of *Fleur de nave vinaigrette*, translated in 1994 by Máté Botos, is full of poetic gems that make the translator's task much more delicate than the referential difficulties.*

Dans un ouvrage qui a fait école, le linguiste et critique slovaque Anton Popovič (1933–1984), qui s'occupe à l'époque essentiellement des questions relatives à la traduction du texte littéraire russe du XIX^e siècle en slovaque, analyse la double situation de communication (Popovič, 1975) du traducteur dans les cas des traductions littéraires. La chaîne de communication se trouve ici en quelque sorte dédoublée – et ceci dans toutes ses composantes, puisqu'au début de celle-ci nous trouvons l'auteur qui envoie un premier texte, informé par un contexte extratextuel et textuel, adressé vers un lecteur, qui n'est autre que le traducteur. Celui-ci, lecteur du premier texte, sera l'interprète-auteur du second texte, lui aussi informé par un contexte, celui de la culture-cible. Ce co-énonciateur produit à son tour un texte dont le destinataire dans ce genre de situation de lecture n'est pas sensé connaître la langue première, ou du moins n'a pas accès au premier texte.

Si le livre d'Anton Popovič n'est malheureusement pas traduit en français, il existe une synthèse de sa taxinomie et de sa terminologie en anglais (Tötösy de

Zepetnek, 1995), terminologie déjà en partie établie à la fin de son ouvrage théorique (Popovič, 1975 : 279) et qui est le fruit de sa collaboration avec James Stratton Holmes (1924–1986) (Tellingier, 2013 : 79).

Steven Tötösy de Zepetnek reprend et systématise la taxinomie de l'école de Nitra. Le rôle du traducteur dans cette chaîne dédoublée est extrêmement complexe et délicat. Il a comme fonction la perception de théoriquement toutes les directives de l'auteur en vue de la réalisation des directives du lecteur interne qui siège en lui. Tout un système d'opposition apparaît entre deux textes, deux locuteurs-destinateurs, et deux destinataires.

Dans ce qui suit, nous aimerions analyser quelques solutions de traduction qui sont loin d'être des opérations classiques de traduction, évitant par exemple les écueils des faux amis ou autres pièges linguistiques et nous ne pouvons d'emblée que louer la bravoure du traducteur hongrois de *Fleur de nave vinaigrette*, car il reste relativement peu de cas de manque d'équivalence stylistique¹ (Tötösy de Zepetnek, 1995 : 425). Ceux-ci ne proviennent pas d'une défaillance d'ordre professionnel, le traducteur maîtrisant parfaitement les deux langues. Mais *l'équivalence stylistique*, que Popovič identifie comme la cheville ouvrière de la traduction ne tient pas de la simple équivalence linguistique, lexicale ou sémantique, ni même de l'équivalence culturelle (Tellingier, 2013 : 81).

Il convient tout de suite d'observer que le traducteur hongrois de *Fleur de nave vinaigrette* n'est pas en *controverse* avec le texte de Frédéric Dard, il est au contraire très enthousiaste, et le texte hongrois fait preuve d'une exemplaire humilité, et se met dans la mesure du possible, au service du texte source. Le traducteur n'a pas fait économie du travail d'interprétation littéraire, comme c'est malheureusement souvent le cas. Les écarts et les glissements écarts (*shifts*) de la traduction sont encore systématisés par Steven Tötösy de Zepetnek².

Le traducteur hongrois Máté Botos, de *Fleur de nave vinaigrette*, adopte une position affirmative par rapport au texte source – ce qui n'exclut pas cependant

¹ *Stylistic Equivalence in Translation*. Equivalence of elements in function in both TT1 and TT2, aiming at an expressive identity under invariance of identical meaning.

² 1) Écart constitutif, écart inévitable dû aux différences systémiques des deux langues, des deux poétiques, des deux styles.

2) Écart générique : un changement dans les propriétés génériques du texte.

3) Écart individuel, provenant de l'idiolecte personnel du traducteur.

4) Écart négatif, une mauvaise compréhension, due à des compétences linguistiques insuffisantes ou par exemple une interprétation superficielle. Se manifeste dans le TT2 par une « sousinterprétation » du TT1.

5) Écart thématique, dû à une supériorité donnée à la connotation au détriment de la dénotation.

certaines modifications complètes ou partielles des structures et des éléments métainformationnels (Tellingier, 2013 : 79).

Le langage des romans San-Antonio est comme on le sait, riche en néologismes, en jeux de mots ou en calembours, toujours plein d'inventivités et surtout sans ménagement pour la langue française. En même temps, exactement comme Céline qui fut pour lui un modèle, Frédéric Dard tire un effet humoristique du métissage de la langue populaire et orale et du registre littéraire, nous citerons ici l'emploi du passé simple et la déformation de certaines expressions très techniques ou tirées d'une langue formalisée, propre à l'administration ou au langage médical, comme *crise d'anticaire* au lieu de *crise d'urticaire*. Soulignons que Frédéric Dard est connu pour sa créativité lexicale, inventant de nouveaux mots et expressions que des dictionnaires spécialisés en langage san-antonien s'appliquent à recenser³. Ajoutons que le traducteur hongrois de San-Antonio devait encore s'en passer au moment de son entreprise.

La langue de Frédéric Dard est donc bien vivante, même si l'univers dans lequel évoluent ses personnages est aujourd'hui quelque peu suranné. « La nouvelle génération n'a pas forcément toutes les connaissances historiques qui lui permettraient de bien comprendre », constate Hugues Galli, à l'occasion d'une nouvelle édition des romans chez Pocket en 2018. Nous ajouterons que les lecteurs d'aujourd'hui manquent aussi peut-être de connaissances culturelles, car Frédéric Dard, un peu comme Michel Houellebecq dans la littérature de l'extrême contemporain, est un faux rustre, en réalité un écrivain mobilisant parfois une surprenante érudition.

En tous cas, peu de lecteurs aujourd'hui sont en mesure de saisir le sens connoté exact dans la traduction hongroise de *Fleur de nave vinaigrette* du chauffeur de taxi mué en « général russe » et traduit comme « tányérsapkás », ce qui signifie une personne à casquette plate qui évoque immanquablement en Hongrie une affiche politique de 1988 (les troupes soviétiques étaient encore dans le pays !) qui est devenue plus connue dans sa variante d'affiche électorale pour les élections de 1990, les premières élections libres dans le pays. (Tovarichi konietz !)

Mais si le roman san-antonien est un peu passé de mode, et il y a fort peu de chance qu'il soit de nouveau traduit et édité en Hongrie, c'est aussi pour des raisons idéologiques : un certain racisme ambiant et une évidente misogynie qui

³ 15.000 entrées pour le *Dictionnaire Sant-Antonio*, avec 150 pages roses dédiées à l'érotisme (Le Doran, Pelloud, Rosé, 1993).

d'ailleurs n'entravent point le succès éditorial des romans de Michel Houellebecq de nos jours. (Tout Houellebecq est traduit et édité en Hongrie, presque immédiatement après la sortie des romans.)

Sans vouloir dresser ici un inventaire exhaustif des écarts de traduction dans la traduction de *Fleur de nave vinaigrette*, l'observation des principaux types d'écarts nous conduit surtout à une analyse stylistique du texte source. Mais nous tenons à dire au préalable notre admiration pour la verve traductrice qui est digne de celui de l'auteur.

Aussi devons-nous commencer par constater que les écarts observés ne relèvent presque jamais d'un « écart négatif, d'une mauvaise compréhension, due à des compétences linguistiques insuffisantes ou par exemple une interprétation superficielle, une sousinterprétation » (Tötösy de Zepetnek, 1995 : 35). Il faut bien dire que le style de San-Antonio ne se rendait pas à tout un chacun dans l'original non plus !

Mais nous trouverons aisément quelques écarts thématiques de la traduction hongroise dus à l'absence de référence. Un manque de référence oblige le traducteur de traduire par exemple « jouer les Callaghan » par *játssa a dzsémszbondot*.

Jouer les Callaghan à son âge (p. 22)	Játssza itten a dzsémszbondot, az ő korában (p. 20)
	[Joue les James Bond à son âge]

Il ne s'agit point ici de Dirty Harry, l'inspecteur Callahan immortalisé par Clint Eastwood, mais de Slim Callaghan, de Peter Cheyney, crée dans les années trente (1938), adapté à l'écran dans quatre films entre 1948 et 1961 ! Par exemple *À toi de jouer Calagham* (1955), et *Callaghan remet ça* (1961) de Willy Rozier avec Tony Wright. La référence étant inexistante dans la culture cible des années quatre-vingt-dix, la figure de James Bond était toute trouvée pour rendre l'idée de l'agent intrépide créé par Ian Fleming.

La référence à l'agent X-27 est peut-être encore moins connue de nos jours et d'ailleurs il s'agit d'une femme, immortalisée à l'écran par Marlene Dietrich dans le film éponyme américain s'inspirant de la vie de Mata Hari, sorti en 1931. Là encore la référence serait manquée et le traducteur hongrois opte de nouveau pour les valeurs sûres.

Il prétend jouer les X-27 ! (p. 23)	most meg el akarja nekem játszani a 007-es ügynököt? (p. 21)
-------------------------------------	--

Écarts thématiques dus à l'absence de références : exemples de compensation

La polysémie du mot *filature* est exploitée pour illustrer la bêtise de Pinaud et le traducteur trouve ingénieusement une possibilité de compensation dans le hongrois, jouant cette-fois de la polysémie du mot *gyöngyölt, felgyöngyölt* pouvant signifier *démêler une affaire* et aussi *rouler un tapis*. (Sans que la ville de Roubaix soit mentionnée dans la traduction, et nous préférons cette solution à une note explicative de la part du traducteur.)

Comme j'avais une enquête en cours, j'ai mis Hector sur la filature...

- À Roubaix ?

- Non, pourquoi ?

- Une filature, je croyais... (p. 22)

Mivel én épp fűlig benne voltam egy ügyben, megbíztam Hector az eset felgyöngyölítésével...

- A szőnyeggyárban?

- Miféle szőnyeggyárban?

- Hát ott szoktak gyöngyölni, nem? (p. 20)

Nous observons de nombreux écarts individuels provenant de l'idiolecte personnel du traducteur. Frédéric Dard est maître de la déformation linguistique⁴, et des omissions (truncations), des erreurs grammaticales (oublis du subjonctif) et des anglicismes altérés sont souvent utilisés pour obtenir un effet comique. Nous soulignerons ici le cas des pronoms relatifs erronés (« C'est rapport à une enquête dont je me livre ») et surtout, comme déjà chez Céline, s'inspirant de la langue populaire, l'usage presque exclusif du relatif *que* ou encore les erreurs d'auxiliaire (« Je m'ai méfié de ce type ») Ces erreurs pullulent surtout dans l'idiolecte de Bérurier, que le traducteur choisit de rendre par un parler un peu dialectal, plus précisément un sociolecte, tout aussi fautif ou « non standard » et le traducteur utilise aussi la graphie, fautive pour les yeux :

À partir de dorénavant (p. 105)

Laissez la bouteille à promiscuité de ma main, implore l'Énorme, j'en ai encore plus mieux besoin que lui (p. 113)

Mosmától kezdve (p. 125)

Haggyátok a züveget itten a kezem közösülésébe – könyörög a Hatalmas – Nekem még sokkal jobban szükségem van rája, mind neki! (p. 134)

⁴ Maître surtout du calembour, dont l'usage est différent selon les personnages : « plus sophistiqués chez San-Antonio, basés sur des allusions littéraires, historiques ou politiques, plus égrillards chez Bérurier, reflétant son peu de culture et de connaissances des langues étrangères (Radulescu, 2018 : 382).

Prenons un exemple d'usage non standard de pronoms relatifs quelque peu perdu, certes, dans la traduction. Langage populaire et pédanterie se confondent dans la formulation suivante :

La dame que je te parle voulait faire surveiller son mari, dont au sujet duquel elle avait des doutes sur sa fidélité. Le mari fréquentait une petite Asiatique et la dame voulait des preuves. (p. 22)	Szóval az a nő azt akarta, hogy figyeljük meg a férjét, mert hát kétségei voltak a hűségét illetően.
---	--

Il faut avouer que le merveilleux « dont au sujet duquel », digne d'un apprenant débutant ou d'un flic inculte, restera intraduisible en hongrois.

Le pataquès

L'emploi fréquent du pataquès est aussi à relever parmi les difficultés : phénomène caricatural chez l'auteur, inséré surtout dans l'idiolecte de tel ou tel personnage, premièrement dans les répliques en discours direct de Bérurier. Nous pouvons citer des pataquès « cuir » (il a-t'un chapeau, tu peux-t'avoir) ou velours : moi-z'aussi, vingt-z'euros, cent-z'euros qui peuvent également mettre le traducteur dans l'embarras. Le pataquès sera donc remplacé par une autre erreur de langage.

Les réflexions métatextuelles

Frédéric Dard, bien conscient de ses écarts stylistiques, utilise abondamment les insertions métatextuelles, invectives aux lecteurs ou autres, pour les mettre en valeur en les narrativisant. Le texte de *Fleur de nave vinaigrette* contient par exemple de nombreuses notes « san-antonienne » de bas de page, adressées au lecteur, que le traducteur essaye de rendre fidèlement, dans la mesure du possible.

Prenons l'exemple de la note de bas de page expliquant l'origine du terme *bokono* :

- | | |
|---|---|
| 1. Le terme bikini a été prohibé au Japon à la suite des essais atomiques qui y furent fait. (p. 107) | (1) Japánban a „bikini” szó használatát betiltották, tekintettel a hasonló nevű szigeteken végzett atomkísérletekre. (p. 127) |
|---|---|

Ou la mention des acronymes suivants en note de bas de page, encore.

F.F.Z.¹

1. Fédération Française de Zizi-Pampan (p. 105)

KOSZ¹

(1) Kufircolók Országos Szövetsége

Nous ne faisons que noter le cas des mots anglais et latins, qui sont le plus souvent conservés dans la traduction hongroise (*because*, etc.) et parfaitement compréhensibles avec le même effet humoristique. Mais il y a encore plus : dans la mise en récit de ces trouvailles linguistiques, le français non standard utilisé par les héros devient une langue cryptique, une arme contre l'ennemi (le maffieux japonais), car celui-ci a beau parler français, il ne les comprendra pas dans leur langage « hermétique » – ce que le traducteur se voit contraint de traduire par « hermétiquement fermé » car l'expression « hermétique » n'est pas suffisamment commune en hongrois :

Il faut que je mette le Gros dans le coup pendant qu'il est encore sur le barlu. C'est notre ultime chance. Seulement, je dois lui parler sans être compris des autres. Or, comme le Vieux Chprountz parle français, je dois utiliser un langage hermétique audible du Gros seulement. — Hé ! Béru, ouvre un peu tes étagères à mégots, mon mec ! je crie. — Mince, t'es de retour ! s'écrie le digne homme.

Je viens de brader une salade qui n'est pas de saison, bonhomme et il va y avoir du mou dans la corde à nœuds avec les défourailleurs d'élite que tu vois, pourvus de plumeaux. Alpague si tu le peux le dabe à binocles, crache-le moi et pique une tronche dans la tisane. L'Old Jap trépigne. — Silence ! me crie-t-il. Ou alors exprimez-vous en français. Je ne... (p. 98)

Tájékoztatnom kell róla a Dagadtat, amíg még a fedélzetén van. Ez az utolsó esélyünk. Csakhogy úgy kell beszéljek, hogy a többiek ne értsék meg. És mivel a Vén Trotty beszél franciául, azt a hermetikusan zárt nyelvet kell használnom, amit csak Béru ért.

- Hé Béru, nyisd ki egy kicsit jobban a pilácsot a toronyban, haverkám!

Akumulátor! Hát visszajöttél? – kiált fel a nemes lélek.

Volt egy kis mahlajka, és télakoltam, fiacskám, ezért most aztán gajdeszba küldnek minket a stukkeros amigók, amint látod. Sitteld be, ha meg tudod faggyúzni, a halszemű górét, krautolj neki és flemmeld kajakra a lébe.

Az old man japi toporzékol.

- Csend legyen! – kiáltja oda nekem. – Csend vagy fejezzék ki magukat franciául! Nem fogom.... (p. 117)

Les deux compagnons s'expriment donc dans ce code secret et le lecteur est flatté d'être dans le coup et de comprendre ce que l'ennemi ne comprend pas, car Frédéric Dard a comme on le sait, une grande soif de l'affection et de la reconnaissance de ses lecteurs.

Pour le traducteur, on peut conclure que les écarts de la norme offerts par le texte san-antonien rendent fastidieuse la traduction de celui-ci et nécessite non seulement d'excellentes compétences langagières dans la langue source, une très bonne connaissance des différents registres et aussi de la culture source – ce qui d'ailleurs peut aussi faire défaut chez le lecteur français contemporain – mais aussi une grande ouverture vers l'argot hongrois, y compris dans ses

couches diachroniques. Le travail de traduction privilégie ici les solutions ciblistes, sans renoncer à véhiculer certaines valeurs de l'identité française, tâche gratifiante aux années 1990.

Que peut aujourd'hui l'intelligence artificielle face à un score aussi élevé de perplexité ?

Dans le jargon actuel des modèles linguistiques génératifs, nous dirons que le langage inventé par Frédéric Dard dispose d'un score élevé de perplexité, et l'intelligence artificielle est pour l'instant très loin de pouvoir ne serait-ce que faciliter la tâche du traducteur littéraire. Nous avons demandé à l'outil de traduction en ligne le plus couramment utilisé de traduire en hongrois le passage suivant :

Comme chaque fois que le cousin Hector venait tortorer at-home (de Savoie), après le dessert, contrairement à ce que préconise une chanson de salle de garde, nous ne savions plus quoi foutre et nous nous regardions en cousins de faïence, lui et moi, pendant que Félicie, ma brave femme de mère, faisait la vaisselle. Ordinairement, j'essayais de m'esbigner en loucedé, mais M'man était si désespérée en me voyant mettre les adjas que j'avais de moins en moins le courage de l'abandonner entre les griffes d'Hector.

Mint minden alkalommal, amikor Hector unokatestvérem eljött kínozni haza (Savoie-ból), a desszert után, a szobor előtt, egyik dalának tanácsával ellentétben, nem tudtuk, mit tegyünk, és úgy néztünk egymásra mint unokatestvérek, ő és én, míg Félicie, az én jó feleségem elmosogatott. Általában igyekeztem kitérni az útból loucedé, de anyu olyan zaklatott volt, amikor meglátta, hogy felrakom az adjas, hogy egyre kevésbé volt bátorságom Hector karmaira bízni őt.

(Traduit par DeepL en juin 2025)

Ce n'est qu'un aperçu actuel, nous ne résisterons cependant pas au plaisir jubilatoire de relever les grosses erreurs de l'application. « Se regarder en chiens de faïence », expression imagée pour dire se considérer avec méfiance est déjà inconnue en soi pour le traducteur automatique. La variante san-antonienne faisant de surcroît référence à la parenté des personnages, restera donc en déficit, et proposera tout simplement « se regarder en cousins ». « Ma brave femme de mère » donne le raccourci « ma brave femme » et les expressions définitivement san-antoniennes, comme « mettre les adjas », ou « s'esbigner en loucedé », bien présentes dans le *Dictionnaire San-Antonio*, s'avèrent être intraduisibles pour la machine. Le résultat n'aurait pas été aussi décevant, certes, dans le cas d'une autre paire de langues, mais nous aimerions en conclure que la traduction littéraire, cet acte de lecture le plus complet qui soit (Morel, 2006 : 25) a encore de beaux jours devant elle !

Références bibliographiques

Textes

- DARD Frédéric (1962), *Fleur de nave vinaigrette*, Paris, Éditions Fleuve Noir.
DARD Frédéric (1993), *San Antonio : Tökkelütött mákvirág*, traduit par Máté Botos, Budapest, Habostorta kiadó.

Ouvrages et articles théoriques

- CELOTTI Nadine (2008), « Par des dictionnaires. Droit de cité aux mots des cités », *ELA. Études de linguistique appliquée*, n° 150, p. 207-220. DOI : 10.3917/ela.150.0207
- LE DORAN Serge, PELLOUD Frédéric, ROSÉ Philippe (1993), *Dictionnaire San-Antonio*, Paris, Éditions Fleuve Noir.
- HORVÁTH Krisztina (2005), « A térkép és a tál. A francia gasztronómiai irodalmi szöveg fordítása », in : *A nyelvi pragmatika kérdései szinkrón és diakrón megközelítésben* (V. Bárdosi éd.), Budapest, Tinta Könyvkiadó, p. 99-107.
- HORVÁTH Krisztina (2019), « La traduction hongroise de *Kiffe kiffe demain* de Faïza Guène », *Revue d'Études Françaises*, n° 23, p. 79-90.
- LÖWE Barbara, « Kulturkompetenz versus Kulturschock - Beispiel Russland », in : *KulturSchock: Mit anderen Augen sehen - Leben in fremden Kulturen* (H. Chen, H. Jäger hg.), Bielefeld: Verlag Peter Rump, p. 127-147.
- MOREL Michel (2006), « Éloge de la traduction comme acte de lecture », in : *Traduire ou vouloir garder un peu de la poussière d'or, Hommages à Paul Bensimon*, Palimpsestes H. S., Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 25-36. DOI : 10.4000/palimpsestes.243
- POPOVIČ Anton (1976), *Dictionary for the Analysis of Literary Translation*, Edmonton, University of Alberta.
- POPOVIČ Anton (1980), *A műfordítás elmélete: A szöveg és az irodalmi metakommunikáció szempontjai*, Bratislava, Madách.
- RADULESCU Anda (2018), « Du calembour simple au calembour complexe dans le roman *À prendre ou à lécher* de Frédéric Dard », in : *Jeux de mots, textes et contextes* (E. Winter-Froemel, A. Demeulenaere éd.), Berlin/Boston, De Gruyter, p. 363-385. DOI : 10.1515/9783110586459-018
- TELLINGER Dušan (2013), « Anton Popovič fordításelméletének központi kérdései: a kulturális és nyelvi ekvivalencia », in : *Alkalmazott Nyelvészeti Közlemények*, Miskolc, VIII. évfolyam, 2. szám, 2013, p. 77–86.

Références électroniques

- TÖTÖSY DE ZEPETNEK Steven (1995), « Towards a Taxonomy for the Study of Translation », *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 40, n° 3, p. 421-444. [En ligne] <http://id.erudit.org/iderudit/004641ar> [Dernier accès le 15 novembre 2025]. DOI : 10.7202/004641ar
- WUILMART Françoise (2009), « Traduire un homme, traduire une femme... est-ce la même chose ? », *Palimpsestes* 22, Traduire le genre : femmes en traduction [En ligne], <http://palimpsestes.revues.org/183> [Dernier accès le 2 octobre 2025]. DOI : 10.4000/palimpsestes.183

KRISZTINA HORVÁTH

Université Eötvös Loránd de Budapest
ORCID : 0000-0002-8086-6554